

## 1914-1917 La vie dans un village du Pas-de-Calais à l'arrière du front.

A mi-chemin, près de la route nationale d'Arras à Doullens sur le sommet d'une colline, un petit village disparaît dans un fouillis de verdure. De loin, on ne peut apercevoir que la pointe effilée du clocher. Sur le côté, comme isolé du nid, le petit hameau de L'Arbret, traversé par la grand'route, montre ses murs blancs qui reluisent au soleil levant en faisant contraste avec ses toits sombres recouverts d'ardoises. Tout est riant et coquet dans ce village de Bavincourt. Au centre, l'école des Garçons, entourée d'un petit jardin où s'épanouissent des fleurs aux couleurs éclatantes, fait face à une grande place, sur laquelle les enfants peuvent s'ébattre en liberté aux heures de récréation. Dans une rue adjacente se trouve l'école des filles qui se distingue peu des autres maisons avoisinantes. Brusquement, le calme qui règne dans ce pays est rompu. La mobilisation est décrétée... une animation fiévreuse règne dans toutes les rues. Les femmes anxieuses se tiennent sur le pas de leur porte. De temps en temps elles essuient une larme furtive lorsque la cloche du village d'un son triste, appelle tous les hommes au secours de la patrie menacée. Bientôt deux gendarmes arrivent dans la salle de classe porteurs de larges plis rouges. Ce sont les ordres de mobilisation. Ils s'installent au bureau du maître et déplient les grandes affiches que chacun viendra consulter. L'émoi est grand, mais on envisage la situation sans crainte et on se prépare au départ. Celui-ci a lieu le lendemain, au lever du jour. Pas de bruit dans le village, on a brusqué les adieux pour ne pas laisser percer l'émotion qui étreint tous les cœurs ! Les hommes partis tout redevient morne et silencieux.

Les premières semaines d'août se passent, les journaux ne paraissent plus dans la région. On ignore tout des événements... Tout le monde est aux aguets, avide de nouvelles. Un soir, alors que le travail fini, on s'était réuni pour se communiquer ses impressions, on voit apparaître deux soldats à l'entrée du village. Montés sur de grands chevaux, ils ont l'air harassés, démoralisés ; on s'approche et on leur demande où ils vont, d'où ils viennent. Ils ne répondent que quelques mots qui sonnent lugubrement à l'oreille de tous : « Nous avons une mission à remplir », puis ils disparaissent à travers la campagne. On se perd en conjectures, et l'angoisse serre les cœurs. « Les Allemands seraient-ils chez nous ? ». Dès le 20 août, on commence à percevoir un bruit sourd continu... c'est le canon : on ne peut y croire, cependant ce son devient plus clair, plus rapproché et l'on entend distinctement les coups. Les habitants des campagnes de la Belgique et du Nord fuient épouvantés... Les Allemands sont à Bapaume, ils marchent sur Paris : chaque jour c'est un exode lamentable de pauvres enfants, de vieillards qui ont été chassés de chez eux par l'invasion allemande. Des familles entières de Belges viennent alors nous demander hospitalité. On réquisitionne de la paille, et on installe ces malheureux dans les écoles pour y passer la nuit.

**Le 23 août**, par un beau matin ensoleillé, une patrouille de uhlands fait irruption dans le village. D'un air triomphant, ils font le tour de la place, les fusils dans leur gaine, la pipe à la bouche, et s'engagent sur la route de Bienvillers sans avoir inquiété personne. A midi, une auto venue de la direction d'Arras s'arrête près de l'école. Elle contient trois personnes : deux Français et un casque à pointe : on frappe, et on s'informe de la direction prise par la patrouille de uhlands. Avant de donner des indications, il faut savoir à qui on a affaire. Les Français, habitants d'Arras, ont été réquisitionnés par les Allemands entrés dans la ville et force leur a été de se soumettre. Ils doivent retrouver les uhlands. La vue de l'ennemi jette la consternation parmi la population. Le 26 août, nous logeons les premiers soldats français. Il est minuit, tout le village est endormi. Un bruit de moteurs nous réveille brusquement. Une longue file d'autos vient se ranger autour de la place. Nous croyons que ce sont les autos mitrailleuses des Allemands, mais après quelques moments d'anxiété, nous apercevons à la lueur d'un phare, un pantalon rouge... Quel soulagement !...Ce sont les nôtres ! On

*Dominique LEROY*

frappe à la porte de l'école... vite, nous descendons. C'est un dépôt du Nord qui fuit pour sauver ses archives. Les Allemands sont près d'ici ; les officiers ne séjournent qu'une nuit dans notre village, couchant dans leurs autos. Les troupes passent le lendemain, à pied, exténués, mais il faut marcher quand même. Quelques jours après, 800 Allemands passent à l'Arbret, brisant les appareils télégraphiques et téléphoniques du bureau de poste et de la gare. Sur leur passage, ils raflent tout. A partir de ce moment, le ravitaillement de la population civile devient extrêmement difficile. On manque parfois de pain, mais qu'est-ce que cela en comparaison de ce que souffrent nos soldats.

Cependant la rentrée des classes se fait normalement mais le canon gronde avec une telle violence qu'au bout de quelques jours, aucun des enfants n'ose plus venir à l'école, de peur d'être surpris par l'invasion et séparé de sa famille. D'ailleurs voici les troupes françaises qui arrivent. Ce sont d'abord des Zouaves avec leurs convois de ravitaillement. Puis, les Goumiers enveloppés de longs burnous aux couleurs éclatantes, montés sur de petits chevaux arabes. Tout cela forme un spectacle nouveau pour nos jeunes écoliers. Les classes sont occupées par les bureaux d'État major et les services de santé. Le colonel vient chaque jour dicter son rapport aux secrétaires et donner ses ordres. Nous y voyons le petit fils d'Abd-el-Kader, Abd Caled la poitrine couverte de décorations. Les enfants s'intéressent à ce chef qui, chaque matin, faisant défiler ses troupes, va donner l'accolade à ses officiers et salue de la main ses braves soldats qui ont pour lui une vénération profonde. A ce moment, le maire est mobilisé. Le colonel s'adresse à l'instituteur, secrétaire de mairie pour lui procurer le grain et le fourrage nécessaires pour ses troupes. Les réquisitions commencent et prennent une grande partie de la journée de l'instituteur. Pendant ce temps l'institutrice a réuni dans son logement les jeunes élèves. Qu'il est beau de voir ces enfants travaillant pour leur père, leur frère qui se battent là bas dans la tranchée. Elles activent leurs doigts agiles, transformant la laine en cache-nez, passe-montagnes, chaussettes, pendant que leur maîtresse leur raconte certains actes de bravoure de nos vaillants soldats. Les Allemands sont maintenant immobilisés en face de chez nous et occupent les villages de Ransart, Adinfer, Monchy... etc. On essaie de les déloger, mais impossible, toutes leurs précautions sont prises. Ils se sont considérablement fortifiés. Le canon tonne sans discontinuer, mais si les boches ne reculent pas, les nôtres tiennent bon aussi. Les régiments se succèdent à Bavincourt : chasseurs, dragons, hussards, artilleurs, fantassins, nous les verrons tous. Pour certains d'entre eux, c'est le repos et pendant ces heures de calme, il n'est pas de meilleure diversion que la lecture, aussi la bibliothèque des écoles est souvent mise à contribution. Officiers supérieurs, sous officiers, soldats tous sont heureux de trouver des livres intéressants, les prêts sont nombreux. Tous sont étonnés de trouver de telles ressources dans notre petit village.

Les généraux d'Amade, Trumelet-Faber, Brugère curé, Valentin, Baratier... etc, s'installent tour à tour à l'école des garçons. Leurs troupes vont aux tranchées ou organisent la défense du pays faisant de profonds abris bétonnés qui pourront servir à de nombreuses troupes en cas d'attaque, creusant des tranchées ou installant des réseaux de fil de fer barbelés... car la situation devient de plus en plus dangereuse. Les Allemands établis sur de hautes collines surveillent la route nationale. De temps en temps, ils lancent quelques obus afin d'effrayer la population. Plusieurs viennent tomber auprès des équipes de territoriaux occupés dans le bois à faire des gabions, des claies, du charbon de bois. Le travail si utile de ces hommes, offre aux enfants une scène très intéressante en même temps qu'une leçon de choses. Que d'impressions viennent encore se graver dans leur cerveau, choses troublantes, terribles ! Un jour, c'est un taube qui survole le village afin d'accomplir sa néfaste mission : il est midi. Les enfants qui sont revenus en classe depuis quelque temps, sortent gaiement de l'école. Un ronflement de moteur se fait entendre : toutes les petites têtes se lèvent et suivent des yeux le vol de l'oiseau. Une explosion formidable les fait sursauter. L'avion vient de laisser tomber une bombe... Un instant interdits, ils reprennent leur route. Quelques-uns plus téméraires s'élancent dans la direction où la détonation s'est fait entendre. L'explosion a creusé un énorme trou au pied d'un arbre près d'une sentinelle qui montait la garde en cet endroit ; il y a quelques dégâts

*Dominique LEROY*

insignifiants aux arbres d'alentour mais les enfants sont impressionnés, presque autant que ce pauvre soldat qui, en entendant le sifflement de la bombe est allé par instinct de conservation, se placer tout contre l'arbre.

Une autre fois, c'est une escadrille entière de taubes poursuivie par nos avions. Les mitrailleuses crépitent, les canons anti-avions se mettent de la partie. La lutte est intense et nous tremblons pour les nôtres. Il ne fait pas bon mettre le nez dehors à ce moment, les enfants le savent et rentrent prudemment chez eux car, à chaque instant on entend, soit une fusée qui vient s'enfoncer lourdement dans le sol, soit des balles de shrapnells qui frappent sur les toits. Souvent on en voit tomber dans la cour de récréation et les maîtres sont attentifs pour éviter les accidents. L'école de garçons étant toujours occupée, on a réuni tous les élèves à l'école des filles.

**Avril 1915** - Filles et garçons partagent maintenant les mêmes leçons, les mêmes jeux. Chaque jour nous fournit un nouvel exemple de patriotisme, de courage chez nos braves soldats, mais il arrive quelquefois que nous soyons obligés de flétrir la conduite de certains. A deux reprises différentes, la cour Martiale siégeant à l'école des garçons a prononcé la condamnation à mort de deux soldats. Ils ont été fusillés à Bavincourt et enterrés au lieu de l'exécution. Triste exemple de morale à commenter devant les enfants. Ces impressions s'atténuent bien vite chez nos jeunes écoliers. La gaieté va faire diversion. On nous annonce l'arrivée du chansonnier Botrel qui fait sa tournée aux armées. Ses chants populaires réconfortent à la fois les soldats et les civils. Les enfants sont heureux de répéter en chœur, les gais refrains composés par notre aimable poète. Aux récréations, ils reviennent sur toutes les lèvres. Mais un spectacle à la fois impressionnant et comique s'offrirait à la vue de celui qui entrerait certains jours dans la salle de classe. A un signal du maître qui prononce ces simples mots : « les gaz » tous, petits et grands prennent vivement leur cagoule qu'ils ont soin d'apporter régulièrement. En quelques secondes, tous les visages sont couverts car l'alerte est souvent donnée et il faut les prémunir contre le danger d'une bombe asphyxiante. En classe, c'est un jeu pour eux, mais cependant leur petit esprit travaille et ils comprennent que le malheur est là tout près. Certain jour par exemple une petite fille de 5 ans et son jeune frère, ayant par mégarde oublié leur cagoule furent si effrayés au signal donné par les maîtres qu'ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre en pleurant, croyant leur dernière heure arrivée. Depuis ce jour, personne n'oublie son masque et il est vraiment curieux de voir arriver tous ces petits écoliers avec leur sac en bandoulière ainsi que des soldats. La circulation est très intense dans le pays, aussi en récréation les conversations ont pour objet les scènes vues en cours de route. Aujourd'hui ce sont de petits canons, des convois d'artillerie ; un autre jour, ce sont d'énormes tracteurs conduisant les pièces de marine. Une autre fois, ce sont les convois de blessés, les voitures d'ambulance. Dans un coin de la cour, les petites filles s'apitoient sur les pauvres blessés, la tête entourée de bandages, le bras en écharpe qu'elles ont vus traversant le village. Dans leurs jeux, la tête couverte d'un mouchoir disposé comme le voile des nurses, elles deviennent pendant un moment de mignonnes petites infirmières alors que les garçons, voulant imiter les leurs qui sont au front, ne rêvent que combats et victoires. Les jours de congé, ils aiment à se mêler aux soldats, à partager leur vie. Ceux-ci leur font d'ailleurs bon accueil. Ils leur rappellent les chers petits dont ils sont privés depuis si longtemps. Et puis, il y a tant à voir dans le pays: baraquements où logent les troupes d'infanterie, dépôts de munitions, réparations de canons, service de ravitaillement, fabrique de grenades, scierie mécanique... etc, toutes les prairies sont occupées.

**Septembre 1915** - Le village est occupé par un parc d'artillerie. Tous les jours, des convois vont ravitailler en munitions les canons qui sont en batterie. Il n'est pas toujours facile d'approcher des positions car les Boches arrosent continuellement les routes. Nous avons malheureusement à déplorer la perte de quelques braves... On ramène leur corps à Bavincourt et on leur fait des funérailles importantes. Les cercueils sont transportés sur de grands chariots d'artillerie. Les officiers suivent avec leurs soldats. Au cimetière des discours émouvants sont prononcés sur la tombe de ces héros ! Modestes tombes sur lesquelles flotte maintenant notre drapeau ! Ceux qui,

Dominique LEROY

plus heureux que leurs camarades, n'ont pas succombé à leurs blessures, reçoivent parfois la récompense de leur dévouement à la patrie : nous voyons arriver un régiment d'infanterie musique en tête. Celle-ci s'arrête en face de la mairie. Les troupes défilent en bon ordre devant le drapeau, emblème de gloire, dont il ne reste plus que quelques lambeaux, et vont se ranger des deux côtés de la grand' place. Nous allons assister à une revue. Le général Foch accompagné de plusieurs généraux passe l'inspection des troupes. Le silence est profond, troublé seulement de temps à autre par la voix du canon. Arrivé en face du drapeau, le général, son escorte s'arrêtent et font le salut au drapeau pendant que la musique joue. La population est impressionnée et c'est avec une grande émotion que l'on voit le général Foch épingler la croix de guerre et la Légion d'honneur sur la poitrine de nos braves. Tous, petits et grands, conserveront de cette journée un profond souvenir.

**Février 1916** Bientôt, nous avons le chagrin de voir partir les troupes françaises remplacées dans notre secteur par les Anglais. Ils ont un langage différent du nôtre, comment va-t-on arriver à se comprendre ? La connaissance est vite faite, les tommies deviennent les amis de tous les enfants. On prend plaisir à écouter leurs concerts, et tous sont émerveillés de voir les soldats dans la position réglementaire, écouter la musique jouant le « God save the king ». Il faut très peu de temps aux écoliers pour apprendre à compter en anglais et on ne peut s'empêcher de sourire en entendant les plus petits prendre plaisir à répéter : one, two, three, four... etc. C'est à qui saura le plus vite. Maintenant le canon gronde avec force. Les Anglais ont amené une artillerie formidable. Ils bombardent les villages occupés par les Allemands, mais ceux-ci sont tellement fortifiés qu'il est bien difficile de les en déloger. Nous allons encore vivre cette année dans des alternatives d'espoir et de découragement. Pendant ce temps, les classes suivent toujours leur cours normal. Les officiers s'intéressent aux enfants. De temps à autre, il y a, rien que pour la jeunesse des écoles, des séances de cinéma bien amusantes. Le 24 décembre, le Général organise même la fête de l'Arbre de Noël. Quel émerveillement pour nos petits paysans de voir ce sapin illuminé pliant sous le poids des jouets et des friandises qui leur seront bientôt distribués. Leur mine radieuse montre au Général tout le bonheur qu'ils ressentent et c'est avec une émotion bien sincère que nous le remercions au nom de tous.

**Janvier 1917** - Les jours d'épreuve ne sont pas encore terminés. Les obus tombent de plus en plus près de Bavincourt; le hameau de L'arbret est soumis à de violents bombardements. On vient nous avertir de ne pas laisser retourner les enfants, car un terrible accident est arrivé : une maison a été atteinte par un obus de gros calibre et les habitants sont ensevelis sous les décombres. Un moment après, nous apprenons qu'une des victimes a succombé, les autres n'ont que des blessures légères. Nous avons fort à faire pour rassurer les enfants ; nous les conservons près de nous, malgré leur vif désir de braver le danger pour revoir leurs parents. Les jours suivants, les bombardements continuent. Les enfants sont évacués à l'arrière, ce qui diminue un peu l'effectif de notre classe. Bavincourt est toujours indemne. Seuls, les abords du village sont visés. Cependant les obus passent en sifflant au-dessus de nos têtes. On entend le coup de départ... c'est de Monchy que tirent les Allemands : on prête une oreille attentive pour savoir où l'obus va éclater. C'est entre Bavincourt et Saulty ! On se rassure et tous les enfants reprennent leurs jeux en imitant le miaulement de l'obus qui passe au-dessus d'eux.

Par leur ténacité, les Anglais ont réussi à nous débarrasser du voisinage de ces maudits Boches. La menace continuelle sous laquelle nous vivions depuis de longs mois, vient de disparaître. Les Allemands ont été forcés de reculer et maintenant nos ennemis sont à 20 km de Bavincourt. Nous respirons enfin ! et nous espérons en la victoire prochaine. Après maintes démarches et depuis quelque temps, l'école des garçons avait été rendue libre. Dorénavant, l'école fonctionnera comme avant la guerre mais chaque jour aura son intérêt nouveau pour la jeunesse. On aime beaucoup les soldats, on s'intéresse à eux et c'est avec empressement que écolières et écoliers se sont dévoués pour les quêtes faites au profit des œuvres de guerre, aussi les recettes ont été fructueuses... Qui pourrait refuser à ces chers petits: Journée serbe, Journée du Pas-de-Calais, Journée des

*Dominique LEROY*

tuberculeux, etc., toutes ont eu un égal succès, et les enfants sont toujours prêts à faire leur devoir de bons petits patriotes. Venir en aide aux soldats, à ceux qui souffrent, c'est aider la France, notre belle patrie. Tous, nous lui souhaitons la victoire prochaine à côté de ses nobles Alliés !

***Marthe VAILLANT 1892-1977***

Marthe Vaillant, institutrice adjointe à Mercatel (62) avait été nommée à Bavincourt (62) à compter du 1er mai 1914. Elle a donc 22 ans à l'époque où commence ce récit.